

La Danse des loups et Des hommes **Deux nouvelles de Charles-Alphonse Combes**

*présentées par Patrick Elghozi **

Nous vous avons présenté, dans une précédente publication, Charles-Alphonse Combes, cet artiste français parti dans les années 20 du siècle dernier pour vivre, jusqu'à la fin de ses jours, en Côte d'Ivoire

¹.

Son œuvre de sculpteur est relativement connue, au moins en Côte d'Ivoire, et donne toujours lieu à des expositions². Il est parfois mentionné dans les notices biographiques qu'il était également peintre, et nous vous avons proposé quelques-unes de ses œuvres, consacrées à la danse³. Il était également écrivain, mais son œuvre littéraire, jamais véritablement publiée, est encore inconnue.

Durant ces presque 50 années passées en Afrique (Combes arrive vers 1920 en Côte d'Ivoire et y décède en 1968) il a pris des notes, sur des histoires dont il était témoin... une pêche miraculeuse dans un village... la cérémonie de consécration d'un masque de féticheur... une danse sacrée.

Stéphane Richemond a retracé le parcours de cet artiste avant son départ en Afrique⁴, mais force est de constater que la vie de Combes, en Côte d'Ivoire, n'est pas documentée.

Sur la fin de sa vie, installé à Bingerville, il a entrepris de rassembler ses notes, pour ronéotyper des « Cahiers » qu'il distribuait à ses amis⁵. Il indique lui-même, dans un de ces cahiers, qu'il s'agissait d'une manière de « tester » le public potentiel en vue de la publication d'un livre (il en envisageait même plusieurs, dont l'un à partir de notes sur le métier de « transporteur »). Ce projet ne s'est jamais réalisé, et le livre de Combes n'existe pas.

Les Cahiers nous livrent peu sur la vie de Combes, car il n'est pas le sujet de son œuvre. Son sujet, ce sont les secrets de l'Afrique auxquels il a eu accès parce que... « Elle les donne à l'artiste, au peintre, au bohème, à l'écrivain, au chasseur ; c'est la récompense de ceux qui bravent les fatigues épuisantes ».

Mais le témoin se livre nécessairement un peu, et il nous dépeint incidemment un personnage extraordinaire, chasseur d'éléphant prêt à affronter les conditions les plus dures pour parcourir la jungle. Au détour d'une nouvelle, on comprend qu'il est demeuré cinq ans dans un village, Bloadé⁶, perdu dans la jungle, ne figurant sur aucune carte, loin de toute route. À plusieurs reprises il exprime sa recherche d'une vie en communion avec une Afrique authentique, immaculée, encore vierge de toute trace de contact avec une « civilisation », la sienne, qu'il veut fuir.

Nous avons choisi de vous présenter deux nouvelles, très courtes, tirées du cinquième cahier qu'il a intitulé « Visions d'Art »... Ce sont en effet des visions auxquelles il a été confronté au cours de sa vie en brousse, et qu'il nous rend en artiste.

La première, *La Danse des loups*, nous décrit une scène à laquelle Combes a assisté clandestinement. Chasseur, sur la piste, il tombe par accident sur une danse cérémonielle, sacrée, qui se termine sur un acte de pure magie... un « miracle », dont il témoigne mais qu'il ne cherche pas à expliquer...

* patrickelghozi@protonmail.com

¹ *Bulletin n°67*, Images & Mémoires, Hiver 2020-2021. Articles de Stéphane Richemond et Patrick Elghozi.

² Galerie Cap Sud à Abidjan, du 7 juin au 20 juillet 2018, exposition « Combes une vie au service de l'Afrique ».

³ Patrick ELGHOZI, "Peintures de danses dans la forêt ivoirienne", *Bulletin n°67*, op. cit., p. 17-21.

⁴ Stéphane RICHEMOND, "Charles-Alphonse Combes - La jeunesse parisienne d'un virtuose du ciseau, du pinceau et de la plume", *Bulletin n°67*, op. cit., p. 11-14.

⁵ Patrick ELGHOZI, "Les Cahiers Africains de Charles-Alphonse Combes", *Bulletin n°67*, op. cit., p. 15-16.

⁶ La seule donnée géographique que livre Combes sur ce village est qu'il le trouve alors qu'il se rendait sur les bords du fleuve Cavaly, frontière naturelle entre la Côte d'Ivoire et le Libéria.

La Danse des loups

Il y a des spectacles que des rois ne verront pas, ne verront peut-être jamais, l'Afrique les cache loin du regard, jalouse de ces bijoux sauvages mais elle les donne gratuitement aux voyageurs qui s'enfoncent seuls dans l'épaisse verdure à la recherche des secrets de jungle. Elle les donne à l'artiste, au peintre, au bohème, à l'écrivain, au chasseur ; c'est la récompense de ceux qui bravent les fatigues épuisantes. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec la danse des loups. Bien qu'il n'y ait pas de loups en Afrique, je la désigne ainsi en souvenir des récits de Kipling sur la jungle ; et je voyais très bien la danse des loups, assemblés sur un rocher semblable à celui que j'ai vu au clair de lune. C'est plus qu'un souvenir, une vision d'art si pure et si éthérée que l'on aurait pu croire au rêve, dans la brousse la plus sauvage et la plus isolée que j'ai rencontrée.

La nature offrait à mes yeux un chaos splendide de grands rochers plats ou ronds semblables à des dos de tortues géantes. Ces rochers étaient cernés de bouquets d'arbres, qui, quoique de très belle taille, ressemblaient à côté des rochers à des touffes de buissons. La piste indigène passait au travers de ces accidents du terrain sans se soucier ni des blocs couverts de lichen gris, ni des troncs à racines monstrueuses. Elle suivait timidement les espaces vides en mille et un détours. Cette piste ardue à suivre m'avait amené tout près d'un grand rocher, un plateau de granit lisse comme le parquet d'un dancing et je le surplombais du haut d'un raidillon quand mes porteurs s'arrêtèrent soudain, interdits, comme transformés en statues de pierre, le doigt sur la bouche, la terreur peinte sur leur visage. L'un d'eux me serra le bras si fort que j'eus même envie de crier et j'étais sur le point de m'indigner de cette atteinte à ma dignité quand j'observais leurs yeux. Il y avait évidemment quelque chose qui nécessitait le silence. En me cachant dans les taillis je voyais bien le rocher et mes yeux s'habituant je distinguais comme sur la piste d'un cirque des jeunes gens accroupis autour d'un vieillard. Ce vieillard, un sorcier sans doute, leur tenait un discours animé ; ces jeunes gens étaient vêtus sommairement de cauris et de bracelets. Ils avaient aux jambes des grelots, leur corps était zébré de grandes lignes peintes au kaolin blanc ; les grelots des pieds donnaient aux moindres mouvements des sons argentins. Sur la tête ils portaient cette coiffure connue des danseurs yacoubas, ornée de grandes touffes de poils de singes, ces poils très longs tombaient en deux arcs de chaque côté du visage. Au discours du vieillard ils balançaient la tête avec ensemble de gauche à droite. Aucun doute j'assistais là à une scène de sorcellerie, au grand conseil des danseurs sacrés et de leur sorcier.

Enfin, ils se levèrent lentement comme des fumées que la brise soulève et formèrent bientôt un cercle qui se mit en mouvement. Ils courbèrent l'échine, les bras tendus derrière le dos, et esquissèrent avec une légèreté incroyable un galop trépidant et curieux. Les pieds nus qui martelaient le sol semblaient cependant ne pas le toucher. Seul le bruit des grelots marquait le rythme. Ils avaient une beauté antique, des arrêts brusques indiquant des changements de pas. Maintenant ils étaient lourds, pesants après avoir été légers comme des biches. Le vieillard, au centre, tel un patriarche, semblait prier, les danseurs s'inclinèrent devant lui en manière de salut, et de leurs poitrines éclata un chant guerrier et sauvage de toute beauté et l'écho de la vallée semblait leur répondre. Ils livrèrent une étrange bataille à des êtres invisibles ; la scène atteignait le grandiose et la lune semblait s'être arrêtée pour eux comme le soleil de Josué pour leur faire gagner la bataille. La rapidité de leurs mouvements si parfaits dans l'ensemble, symbolisait l'ardeur au combat. Ils se frôlaient en dansant et cependant les coups de lance et de javalot lancés à toute volée n'en blessèrent aucun. Ils se battaient dans une danse irréaliste contre je ne sais quel dragon invisible. Le vieillard à présent debout les suivait des yeux, les encourageant de ses cris et de ses chants comme s'il eut vraiment redouté de perdre cette bataille. Les sauts et les volte-face étaient des détentes de panthère. On entendait claquer les muscles et haleter les poitrines, enfin, le sorcier se mit à genoux, en poussant un cri de triomphe ; il avait sans doute gagné la bataille.

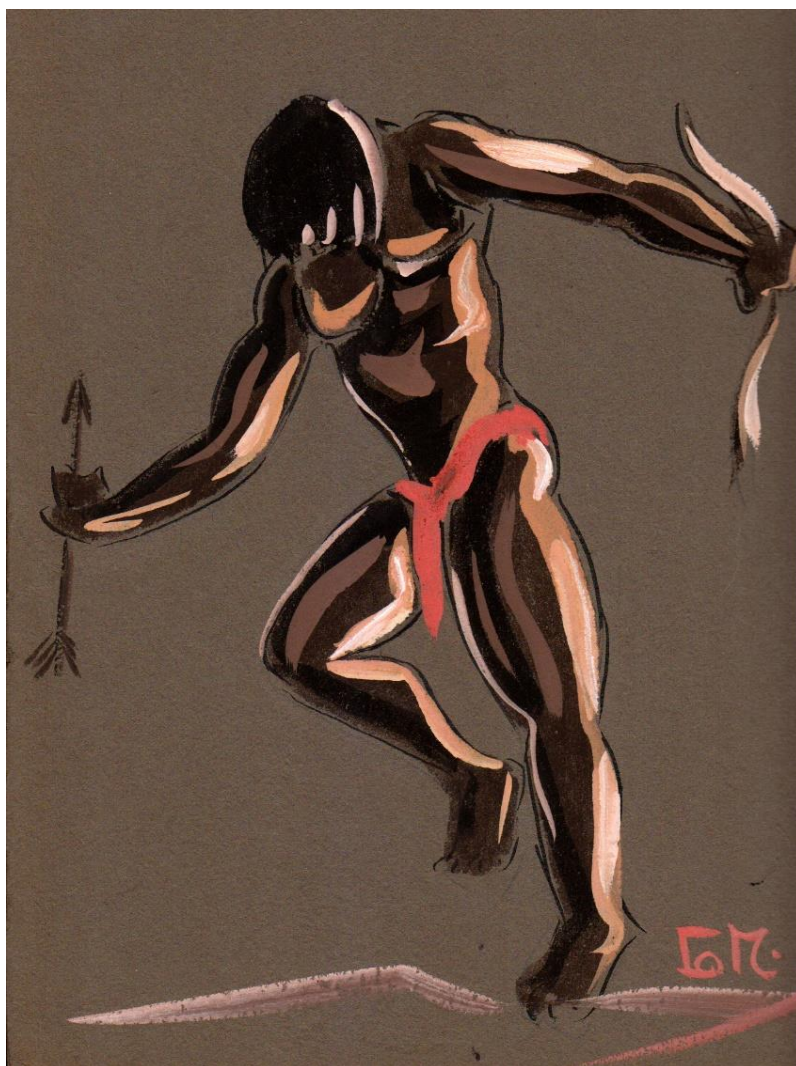
Quel opéra splendide ! Quelle symphonie du mouvement. Si ce sont là des sauvages, sauvage je veux être le reste de mon existence.

Il avait dû se passer quelque miracle, les danseurs s'arrêtèrent l'arme basse et reposèrent leur glaive aux pieds du vieillard. Chose incroyable, les glaives ruisselaient de sang. C'était le signe qu'il avait attendu : la marque de la victoire par le sang et ce n'est qu'à l'apparition du sang qu'il arrêta le combat. Cependant nul n'était blessé, il n'y avait pas eu de gorge tranchée et le sorcier essuyait les glaives de son manteau, puis sur un geste, tels les walkyries élancées dans les nuages, ils partirent en dévalant la pente dans une sonnaillade de grelots. Un seul des danseurs resta là, il se mit à genoux devant le vieillard. Celui-ci lui versa sur la tête le liquide d'une fiole et le congédia à son tour. Ce fut le dernier bruit de grelots qui dévala la pente. Le vieillard resta longtemps seul, le regard perdu dans le rayon de la lune immobile comme un Bouddha de pierre, disparaissant peu à peu dans le brouillard léger qui tombe de la nuit.

Mes hommes s'étaient retirés à l'écart, nul n'aurait pu les faire avancer et nous dormîmes ce soir-là dans la forêt. Le lendemain, en suivant le même rocher je trouvais par terre quelques cauris que je ramassai précieusement

en souvenir de ce spectacle inouï. Je ne reverrai plus jamais sans doute la danse des loups mais je me sens capable de la reconstituer dans une fresque immense. Nous arrivions au village. Rien ne semblait s'être passé, plus trace de jolis danseurs, rien que des faces muettes et des yeux fuyants. Le village cependant avait dû attendre le résultat de cette bataille car je me souviens très bien avoir entendu la nuit des clameurs et des tam-tams qui bourdonnaient de toutes parts.

Je ne cherche pas à expliquer le signe du sang, peut-être ai-je été l'objet d'une illusion, je ne le pense pas, car les sorciers ont plus d'un tour dans leur sac.



[Danseur] Gouache de Charles Combes, sur carton 21,7 x 32,4 cm

*
* *

À n'en pas douter, et même si sa vie en Afrique reste énigmatique, Combes fut chasseur d'éléphants, dans les années 1920-1930, mais il décrit aussi dans la seconde nouvelle que nous vous présentons, un autre métier qu'il a pu être amené à exercer à cette époque : celui des petits transporteurs blancs qui affrontaient la piste...

Où se trouvait-elle cette piste ? Combes ne nous livre aucune précision... elle se trouvait dans la « vallée de la Boue », là où les premiers organisateurs de lignes de transports terrestres affrontaient les orages de la saison des pluies et la « tôle ondulée » de la saison sèche, dans une communion de souffrance et d'effort avec les Africains.

Des hommes

On ne peut parler de l'Afrique sans parler des Noirs, c'est une vérité de La Palisse, mais doit-on pour cela oublier ce que les Blancs ont apporté ; les Français ont travaillé par leurs propres moyens et ont colonisé avec leurs propres ressources. Qui donc pense à la vie des petits transporteurs qui sillonnent les routes à leur compte, sans beaucoup de moyens, tenaces et travailleurs...

Évidemment, on les voit arriver, partir, mais comme ils ne disent jamais rien, on ignore tout des difficultés sans nombre et des souffrances d'un pareil métier.

C'est ainsi que je pense à la vallée de la Boue. La vallée du malheur serpente comme un reptile immonde entre les murs de la forêt. Elle est faite d'une glaise mouvante, pâteuse, rouge ou jaune, suivant les terrains qu'elle traverse ; elle colle à tout, elle poisse les mains et les jambes comme de la glu. Ah ! ce soir de lutte sans gloire pour gagner sa croûte, ce soir comme les autres soirs qui semblent avoir été créés dans le temps pour rappeler à l'homme sa faiblesse en face des éléments déchaînés et le souvenir trop vite effacé des labeurs pénibles ; de ces travaux où on laisse chaque fois un peu de cette matière subtile qu'on appelle la vie. Mouillé de sueur, les cheveux collés, raides de boue et de graisse, les membres rompus et saignants sous un climat épuisant où la machine humaine s'use trop vite sous l'effort physique ; qui donc a dit que les Blancs vivaient les bras croisés ?

Donc, ce soir, comme tous les soirs de tornades en hivernage, dans la nuit opaque, sous un ciel tourmenté d'orages en puissance de destruction, sous la pluie qui ruisselle et tombe comme des cordes ; sous l'hallucinant éblouissement des éclairs et le grondement du tonnerre, l'homme jette un regard vers le ciel, murmure une prière, un cri de révolte du cœur, c'est l'enlèvement probable. La bâche est mauvaise, le chargement périssable est en danger et il va falloir sans doute décharger dans la boue.

Et maintenant en effet les yeux lumineux des camions embourbés clignotent sous les vibrations de l'effort. Ils sont là comme de gros insectes pris au piège, ils bourdonnent de toute la puissance de leurs moteurs inutiles, pour essayer de s'échapper de la boue agglutinée aux roues jusqu'aux moyeux. Les roues tournent dans le vide projetant sur la masse des hommes misérables dont le sort est lié à celui du Blanc, des gerbes de boue. Les machines ont des convulsions dangereuses d'embrayage et les phares sont comme les yeux des bœufs étonnés et stupides. Nouvel effort, on entend les hurlements, les cris des Blancs et des Noirs, les commandements, les gémissements et les insultes. Il ne monte dans la nuit que grossièretés et colères ; les machines s'enlisent un peu plus, s'enfoncent plus profondément, il va donc falloir rester là toute la nuit sous ces rafales d'eau qui continuent à tomber. Un vent glacé se lève, on frissonne. On se décide à décharger, travail épuisant et stupide. Enfin des hommes de village voisin, récupérés à prix d'or, vainqueurs parce qu'ils en ont marre, réussissent à sortir les engins de la boue liquide. Les camions s'élancent cahotants, crottés comme des socs de charrue. Ils cherchent encore de leurs roues incertaines l'appui d'un sol dur ou de quelques cailloux qui mordent les pneus en y laissant leurs entailles. Enfin c'est fait. Maintenant il va falloir recharger, chercher les caisses, les sacs, les compter, retrouver l'outillage, les cales et les crics dans la nuit, en perdre, c'est certain.

Vous qui raillez ce Blanc, l'avez-vous bien vu, livide, sale à faire peur, exténué, lamentable, fiévreux, n'ayant même plus la force de manger, seulement de boire jusqu'à perdre haleine ? D'ailleurs, où trouverait-on la caisse popote ? Tout a été remis pêle-mêle dans le camion et puis le boy-cuisinier qui a poussé lui aussi, que pouvez-vous lui demander ? Alors, écœuré, l'homme se jette sur n'importe quelle natte, dans n'importe quelle case, pour quelques heures, car l'aube est proche. On a travaillé toute la nuit et c'est encore le travail qui l'arrache à l'abrutissant sommeil. Il va falloir trouver les apprentis, les manœuvres, le chauffeur, les réveiller brutalement malgré soi, car de les secouer ne les réveille plus. Aucun cauchemar n'est épargné au Français qui veut travailler librement ; la liberté se paie cher.

Vous me demanderiez : où est-elle cette vallée de la Boue ? qu'il me serait impossible de vous satisfaire ; c'est une vallée fantôme, elle se trouve partout où les camions s'enlisent. Le jour l'efface avec le soleil, et des armées de prestataires, sous la conduite d'un garde réparent les dégâts, mais ce n'est pas tout. Le soleil qui a cut la surface molle la rend encore plus méchante. Il se forme sous la vibration et le poids des camions qui passent, ce que les transporteurs appellent la tôle ondulée, la route en dents de scie interminable en grinçant de tous ses engrenages, en claquant de tous ses ressorts. Les pneus s'usent vite, les boulons, sournoisement se sectionnent un à un. Peu à peu les ressorts se brisent et cela dure jusqu'au jour où une rupture fatale jette dans un fossé en un amas de ferrailles tordues, les pauvres monstres d'acier, qui, bien qu'ils soient d'acier, sont vaincus par les grains de sable.